

# En pensant à Haller...

Autor(en): **Martin, Eug.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): - **(1951)**

Heft 1

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-623141>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## En pensant à Haller....

Je le connaissais peu. Et maintenant qu'il n'est plus, il me semble que je le connaissais beaucoup. La sort de certains êtres, qui vivaient loin de nous, semble non pas augmenter la distance qui nous séparait mais bien au contraire la raccourcir. Leur mort nous permet de les approcher, plus que nous n'aurions osé le faire de leur vivant. Et je m'approche aujourd'hui de Haller avec toute mon amitié, amitié qu'il n'a sans doute jamais connue, et toute mon admiration.

En la personne de Hermann Haller, la société et la Suisse toute entière, perd un de ses sculpteurs les plus éminents et les plus profondément sincères. Il avait su mettre dans le concert de ses œuvres une note si magnifique et d'une personnalité si puissante, qu'il était impossible d'y rester indifférent. Mais avec lui, ce n'est pas seulement un artiste qui disparaît, ce n'est pas seulement un homme, c'est tout un monde de sensibilité et d'amour. Ce qui veut dire que nous perdons en lui l'un des représentants des deux choses les plus nécessaires à notre vie artistique et humaine. Hermann Haller était pour nous un exemple permanent. Il nous rappelait sans cesse à la réalité, non pas à cette réalité commune à tous les hommes, que tous les hommes croient connaître, mais bien à cette réalité idéale et spirituelle dont chaque artiste doit avoir le besoin, et qui pour H. Haller s'appelait conscience, probité et poésie. Nous le pleurons aujourd'hui à des titres différents, un homme, un artiste et un ami. Mais nous pleurons tous le même être sensible et droit qui a versé dans ses œuvres toute son émotion et tout son cœur d'homme.

Le perdons-nous complètement cet homme qui était un grand artiste, puisque ses œuvres nous restent? C'est là une question à laquelle, humainement il est bien difficile de répondre. En admirant ses œuvres nous retrouvons son cœur et son amour de la vie, elles nous font nous souvenir de l'homme qu'il était, elles nous racontent ses joies et ses peines, elles nous rappelleront peut-être sa voix, mais cette voix nous ne l'entendrons plus qu'avec notre souvenir. Est-ce suffisant pour calmer notre douleur? Non, n'est-ce pas? Si bien que, pour beaucoup d'entre nous, nous ferons abstraction de toute son œuvre, pour retrouver à notre côté l'homme, l'ami et le compagnon. Il n'est pas possible, quoi qu'on fasse, de séparer l'artiste de l'homme qui se fondaient en Haller d'une façon si parfaite. L'un était forcément la suite de l'autre, il en était la conséquence, et nous ne pouvons pas imaginer que Haller ne fut pas l'artiste admirable qu'il a toujours été.

En sculptant une figure, en modelant un torse de femme, Haller ne voulait pas nous montrer la forme extérieure des êtres, mais il voulait nous faire découvrir la pensée de ces êtres. En leur donnant parfois un sourire ambigu, il ouvrait devant nos yeux un livre de pensées et de propositions. Haller ne sculptait pas une forme, mais il évoquait la pensée qui était au dedans de cette forme, ce qui était invisible et qui justement n'a pas de forme. Faire du réel avec du rêve, créer la vie avec de l'amour et donner au mouvement la pensée de ce mouvement, telles on été, je le crois les directives de son art. Et pourtant quel amour de la forme n'avait-il pas? Mais cette forme n'avait pour lui aucune signification tant qu'il ne lui avait pas donné une vie intérieure et une âme.

Le sourire de quelques unes de ses statues vaut un long poème, il avait besoin que leur bouche de glaise, de plâtre ou de bronze lui disent des mots tendres, et je suis certain que, mentalement, en les créant, il leur adressait et il leur donnait tous les battements de son cœur.

Hermann Haller n'est plus, mais son nom évoquera toujours pour nous et d'une façon instantanée, des formes féminines pleines de grâce sans être uniquement gracieuses, des formes pleines de vie et de mouvement en dépit de leur rigidité. Où avait-il appris à sculpter ces formes? Je ne saurais vous le dire et tel n'est pas mon dessein, non plus, de vous dire les moments les plus marquants de sa vie artistique. Je pense qu'il avait appris beaucoup de choses, mais que les choses qui ne s'apprennent pas étaient plus nombreuses encore. Il les avait en lui. La tendresse ne s'apprend pas, ni la bonté du cœur, ni le sentiment de la beauté. Je n'ai pas eu l'honneur, ni le plaisir de le connaître beaucoup, je vous l'ai déjà dit, mais le cortège de ses œuvres reste pour moi comme une illumination, il est une fête de l'amour. Cette fête, il l'avait constamment au dedans de lui-même, il la laissait transparaître dans tout ce qu'il faisait, et je pense qu'il a toujours voulu nous dire: laissez aller votre cœur, il n'y a qu'avec lui que l'on crée.

L'homme nous a quitté, mais ses œuvres nous restent, ceci com-  
pense-t-il cela? Aujourd'hui, dans toute notre tristesse, nous répon-  
drons non.

Que Madame Haller, dans ces quelques mots, veuille bien trou-  
ver l'assurance de notre très grande et très respectueuse sympathie.

Eug. Martin.

## Erinnerung an Hermann Haller

Meine erste Begegnung mit Haller geschah im Jahr 1906 oder 07 in Wien, wo er in der Galerie Miethke am Graben ausstellte, während ich an der Akademie noch in die mühseligen Anfänge der Bildhauerei verstrickt war. «Aha, da kommt ein Junger der die Plastik kühn anpackt», war mein spontanes Empfinden, Hallers römische Terracotten hatten mich stark beeindruckt. Es war da ein ganz anderer Geist als in der gleichzeitigen, erfolgreichen Ausstellung von Constantin Meunier im Hagenbund, etwas, was wieder an die Grundprobleme des Plastischen zu rühren begann.

Einige Jahre später waren wir zur gleichen Zeit in Paris, aber erst in Zürich wo wir uns Beide während des Weltkriegs niederliessen, sahen wir uns regelmässig und haben uns auch befreundet, ich wurde sogar sein Trauzeuge. In jener Zeit der ersten Kriegsjahre wurde der schon fast historisch anmutende «Schneebeletisch» gegründet, ein intimer Kreis von Freunden und Kollegen z. T. aus Deutschland und Frankreich, in welchem Haller ohne es zu suchen, der lebendige Mittelpunkt und humorvolle Vermittler war, wenn es etwa heiss zuzuging in der Runde.

Eine gemeinsame Ausstellung zusammen mit de Fiori und Lehmbruck veranstaltete im Jahr 1919 die Kunsthalle Bern, es war überhaupt die erste Bildhauerausstellung in der Schweiz. Seither haben wir des öfters zusammen im Ausland ausgestellt und Haller sagte mir einmal lachend: nun sind wir schon bald wie Hasenstein und Vogler!

Während beinahe 35 Jahren haben wir nebeneinander gearbeitet und uns besucht und es geschah selten, dass ich nicht ein italienisches Lied hörte, wenn ich Hallers Gartentüre aufmachte. Er ist ein grosser Schaffer gewesen und alles theoretisieren war ihm ein Greuel. Ueber künstlerische Fragen urteilte er scharf und eindeutig, aber langes debattieren war nicht seine Sache, viel eher übte man sich im Pistolenschüssen in dem er auch ein Meister war. Die menschliche, besonders die weibliche Figur war für ihn das Urphänomen des Statuarischen; trotzdem hasste er in der Plastik das nur naturalistische ebenso wie alles rein abstrakte und blieb jenem Grundsatz treu, den Delacroix einmal in seinem Tagebuch beschrieb: la nature est un dictionnaire dont on se sert pour écrire un livre, mais ce n'est pas encore le livre.

Nun hat eine grausame Krankheit diesen prächtigen Künstler und Kameraden dahingerafft und eine grosse Lücke in unsere Reihen gerissen. Was Haller schon früh für die Entwicklung und das Ansehen der schweizerischen Bildhauerei geleistet hat, wollen wir nie vergessen und seinen Namen, der für unsere Kunst ein Begriff geworden ist, hoch in Ehren halten.

Hermann Hubacher.

«Corriere del Ticino» 27 novembre 1950.

## Hermann Haller

Nella bianca stanzetta della clinica, sui cuscini bianchi, la sua energica e buona faccia, già scolpita dal male fisico e nobilitata dalla sopportazione, esprime un breve lampo di piacere; e se gli domando come sta, come si sente, risponde solo con un leggero moto del capo e delle sopracciglia a dire, meglio che con le parole: sto come posso e così sia!

Ma subito mi domanda mie notizie e vuole sapere le mie vicende familiari, vuole che gli parli come sempre di casa mia e delle conoscenze comuni. Appaiono persone e cose del Ticino, che egli da tanti anni conosce ed ama. Mi parla di un nostro giovane scultore — il Fontana — ch'egli stima particolarmente e del quale ha tutelato, dal suo letto di malato grave, la recente esposizione, telefonando a destra e a sinistra per assicurarli quel successo che sapeva meritato.